

Le libertaire

Rédaction :
Administration : N. FAUCIER
72, rue des Prairies, Paris (20°)
(Chèque postal : N. Faucier 4165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"	
FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 42 fr.	Un an... 50 fr.
Six mois... 21 fr.	Six mois... 25 fr.
Trois mois... 10 fr.	Trois mois... 12 fr.
Chèque postal : N. Faucier 4165-55	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

POUR LA VIE DU LIBERTAIRE

Un dernier avertissement

Depuis un certain temps, nous avons exposé la situation financière de notre journal et nous avons tiré la conclusion qui s'imposait : SEUL L'ABONNEMENT DES CAMARADES AU « LIBERTAIRE » PEUT ASSURER A NOTRE ORGANE UNE EXISTENCE NORMALE.

Notre campagne d'abonnements n'a pas réalisé nos espoirs, et nous nous trouvons de nouveau dans l'obligation de lancer un cri d'alarme. Si les anarchistes ne font pas un effort sérieux, si tous ceux qui aiment notre « Lib » ne s'abonnent pas, nous serons amenés à prendre des mesures dont la gravité n'échappera à personne et qui seraient préjudiciables au premier chef à la propagande qui nous est chère. Et pourtant, quelque graves qu'elles soient, nous ne pourrions les éviter.

Un fait est à constater : si, en province, notre vente a tendance à progresser, dans la région parisienne, par contre, le bouillonnement nous occasionne des frais qui sont une charge pénible pour notre budget.

Eu égard à la multiplicité des dépositaires, et pour que chaque ouvrier puisse se procurer notre journal, nous sommes obligés de procéder à un tirage particulièrement important pour Paris et la banlieue. Mais le nombre des invendus atteint un pourcentage tel que nous ne pourrions plus longtemps continuer à mettre en vente dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux de la région parisienne.

Pourtant, il est de nécessité primordiale, au moment où la classe ouvrière commence à revenir des illusions que déversait le Parti bolchévique, à l'heure où nous allons, à la faveur des élections municipales, amplifier notre propagande, que notre « LIBERTAIRE » soit en vente dans la région essentiellement ouvrière des départements de Seine et Seine-et-Oise.

Eh bien ! la mort dans l'âme, AVANT LA FIN DU MOIS, NOUS SERONS OBLIGÉS DE SUPPRIMER LA VENTE DANS LES KIOSQUES DE LA CAPITALE ET DE LA BANLIEUE si un effort n'est pas accompli par les anarchistes en faveur du « LIBERTAIRE » dans le plus bref délai.

Nous sommes las de lancer appel sur appel. Cet avertissement est le dernier.

Songez, camarades, au tort immense qui sera causé à la propagande par l'application de cette décision — QUI EST POURTANT INDISPENSABLE AU SALUT DE NOTRE ORGANE SI UN CHANGEMENT NOTABLE DANS LA SITUATION FINANCIÈRE ne s'opère pas immédiatement.

Que tous les anarchistes qui ont à cœur la vie de notre journal et de notre mouvement, que tous ceux-là qui comprennent la gravité de notre situation fassent leur possible.

D'abord, QUE CHACUN S'ABONNE.

Ensuite, que tous ceux qui le peuvent envoient leur aide financière.

Ce ne serait pas seulement la région parisienne, c'est tout le mouvement anarchiste de France qui serait atteint.

Et pourtant nous allons être obligés de mettre en application notre mesure extrême...

...A moins que nos amis répondent IMMEDIATEMENT à notre appel.

Mais surtout qu'ils se hâtent. Leur hésitation pourrait avoir les plus fâcheux résultats.

LE « LIBERTAIRE ». — L'U. A. C. R.

Quelques camarades ont déjà versé leur obole. Nous en publions ci-après la première liste.

Lucile Pelletier, 50 fr. ; Frémont René, 20 fr. ; Koelkelcoren, 10 fr. ; A. Faucier, 25 fr. ; N. Faucier, 25 fr. ; René Boucher, 10 fr. ; Pierre Odéon, 10 fr. ; Louis Lecoin, 10 fr. ; Pierre Muldès, 10 fr. ; Ribeyron, 10 fr. ; Le Meillour, 10 fr. ; Eychemme, 10 fr. ; Albert, 10 fr. ; Patat, 10 fr. ; Carpentier, 10 fr. ; Devry, 10 fr. ; Laurent, 10 fr. ; Pontan, 10 francs ; Girardin, Henriette, 10 fr. ; Barcelone, 10 fr. Total de cette liste, 280 francs.

Pas de pitié pour les bourreaux

Quand nous préconisons la révolution violente, comme seule capable de modifier le milieu social actuel, de bonnes âmes ne manquent pas de nous dire : « Comment voulez-vous, même pour créer un bonheur futur, causer un tel bouleversement, comment est-il possible que vous envisagiez de sang-froid les conséquences inévitables d'une guerre civile et que vous n'ayez aucune pitié pour les victimes d'une insurrection ? » Alors, cela est possible, certains esprits réfléchissent et ont presque l'intention de renoncer à leur idéal, s'il faut pour le réaliser faire quelques victimes. La bourgeoisie va même plus loin et sachant combien une certaine sensibilité est à peu près unanime dans le cœur humain, elle écarte de nous certains sympathisants à nos doctrines, en nous représentant comme des monstres altérés de sang, qui n'attendent que l'occasion du « grand soir » pour massacrer leurs adversaires. Or, s'il est une circonstance qui a servi de thème à cette théorie, c'est la suppression du tsar et de sa famille dans la nuit du 17 juillet 1918 à Ekaterinembourg.

A ce sujet, il courait depuis cette époque beaucoup de légendes manquant de précision quant au commencement de l'année 1929 le professeur V. Spéranski fit paraître « La Maison à destination spéciale » où il raconte les péripéties de la tragédie d'Ekaterinembourg. Il n'en fallait pas davantage,

pour faire gémir tous ces braves cœurs de fascistes assassins et de bourgeois imbéciles ; paradoxalement d'ailleurs, puisque la bourgeoisie française ne doit ses avantages qu'au meurtre de Louis XVI par la révolution française. Tous les journaux de droite reproduisent le chapitre où sont relatés les détails de la nuit du 17. L'Action française fit paraître un article de L. Daudet, tellement élogieux qu'une phrase en fut extraite pour former le texte de la bande qui entoure le volume ; bref ce fut toute la série de commentaires et d'insultes à l'adresse des révolutionnaires.

Or, ces messieurs se trompent, les révolutionnaires ont un cœur comme les autres, plus sincère même et plus fraternel puisqu'ils veulent modifier le milieu social actuel, si cruel aux humains, seulement c'est justement parce qu'ils ont un cœur qu'ils entendent la plainte ininterrompue de la souffrance humaine ; celle, souterraine des mineurs ; celle, plus plaintive des enfants s'étendant dans les usines ; celle déchirante des tuberculeux dont le travail pénible a ruiné la santé. Et puis se mêlant à la plainte des hommes en temps de paix, celle plus formidable des champs de bataille ; gosses de vingt ans qui se traînent le ventre ouvert, appelant dans la nuit un secours qui ne viendra pas ; celle du gazé qui étouffe ; celle de l'homme sans mains qui hurle et encore la

plainte maudite qui monte des prisons où dans un cachot sans jour languit celui qui a commis le crime d'avoir des idées.

Et vous voudriez que se représentant tout cela, les révolutionnaires puissent avoir de la pitié pour ceux qui sont les artisans de ces choses maudites. Ah ! non, pas de pitié, de la justice.

Certes, présentée comme l'a fait Spéranski la chose est pitoyable, car ce n'est pas de gaité de cœur, par pure cruauté que l'on tue un homme (fût-il tsar) qui a dans les bras son enfant malade et sa famille autour de lui, et il est probable que *Jourouski* a, lui aussi, hésité deux secondes ; puis il a vu ce que représentait le tsar, il a aperçu les pogroms qu'il avait laissés faire, les enfants massacrés, les femmes violées par ses policiers, la guerre qu'il n'avait rien fait pour empêcher, toutes les misères humaines que cet homme avait provoquées et froidement, sans trembler (quoique puisse l'écrire Spéranski) il a tué, débarrassant la Russie de l'oppression tsariste.

Et en réfléchissant à son action, nous avons eu, nous aussi onze personnes (dont quatre femmes) que les officiers français ont abattu sauvagement à Odessa ; nous avons pensé à Karl Liebknecht et à Rosa Luxemburg, à Matteotti, à Sacco et Vanzetti, à Gastone Sozzi et à Della Maggiore et c'est pourquoi pour répondre aux assassinats de nos camarades par le fascisme assassin et pour les venger, nous saurons, au jour des règlements de comptes, non nous venger basement, mais abattre sans pitié et sans faiblesse, s'ils se mettent en travers de notre route, les valets de la bourgeoisie afin que le règne de la justice arrive.

René GHISLAIN.

Une double et scandaleuse expulsion

Luigi Fabbri et Hugo Treni viennent d'être arrêtés et chassés de France.

Depuis deux années, ils étaient périodiquement menacés d'expulsion et, depuis deux années, le Comité de Défense du Droit d'Asile parvenait à empêcher l'application de cette abominable mesure. Mais l'ambassade italienne — aidée du petit Chiappe — l'a emporté ; elle ne pouvait pardonner à nos deux amis d'être restés des hommes, même en exil ; elle a voulu leur rendre l'existence encore plus difficile ; elle désirait notamment les mettre dans l'impossibilité de continuer à faire paraître *La Lotta Umana*, organe anarchiste en langue italienne que nos deux camarades avaient créé voilà quelque dix-huit mois et dont ils assuraient mensuellement la parution au prix de nombreuses difficultés.

Hugo Treni et Luigi Fabbri viennent donc d'être eux aussi victimes, après tant d'autres, de l'odieuse expulsion administrative.

Où vont-ils pouvoir séjourner puisqu'ils ont été expulsés déjà d'autres pays ? Nous ne pouvons répondre à cette douloureuse interrogation et nous devons nous contenter, hélas ! de les sauver et de les accompagner de tous nos vœux.

Nous avions bien commencé une campagne qui aurait pu, par sa puissance, rendre plus effectif le droit d'asile dans notre pays, mais les anarchistes français — qui n'ont point à appréhender pour eux l'expulsion administrative — l'ont vite torpillée, les uns par haine de boutique, les autres par indifférence.

LE SUCCÈS DE NOTRE AFFICHE

Les groupes de la région parisienne nous ont déjà pris 1.800 affiches.

Nous en avons aussi expédié 2.000 en province.

Il nous en reste 1.200 à la disposition des camarades. Que ceux qui ne veulent point laisser passer cette période électorale sans la marquer de la pensée anarchiste se hâtent donc de nous adresser leur commande. Nous les avisons que lorsque notre stock sera épuisé nous serons dans l'impossibilité d'opérer un deuxième tirage.

Prix, des cent affiches : 35 fr. ; des cinquante : 18 fr. 50 ; des vingt-cinq : 10 fr. 25.

Passer les commandes et envoyer les fonds à Faucier, 72, rue des Prairies, Paris 20° (chèque postal, N. Faucier, 4165-55 Paris).

L'organisation rationnelle de la production

III. — Organisation d'une usine, d'un atelier

Les principes invoqués aujourd'hui par la généralité des industriels, comme bases de l'organisation commerciale et technique de l'usine, concernent la disposition des bâtiments, le choix et l'utilisation judicieuse des machines, la détermination précise des fonctions dévolues à chaque catégorie du personnel. En tant que principes, nous n'aurions guère à leur marchander notre assentiment ; mais, que de réserves à faire lorsqu'il s'agit de leur application ! D'abord, leur mise en pratique est-elle susceptible d'être généralisée, en régime compétitif ? Puis des règles bonnes en elles-mêmes lorsqu'il s'agit de coordonner le mouvement des matières et des mécanismes, ne doivent-elles pas s'assouplir dès qu'il s'agit de gouverner l'activité humaine ?

Il faut reconnaître que, dans la grande industrie, on a fait de sérieux efforts pour assurer la clarté et la salubrité de l'atelier. Les modes de construction en pans de fer et en ciment armé ont puissamment aidé à ce résultat. Des installations accessoires, lavabos, baignoires, armoires individuelles, ont accru le confort du personnel. Mais la moyenne industrie n'a pas pu progresser à la même allure, même dans des installations de date récente, le vestiaire n'est parfois qu'un long corridor banal, le lavabo se réduit à un unique robinet placé dans un coin de l'atelier. Lorsqu'il s'agit de l'utilisation de locaux anciens, ou de la petite industrie, les conditions dans lesquelles s'accomplit le travail ont peu changé depuis cinquante ans. Combien de petits ateliers sont des foyers de tuberculose qui devraient disparaître ? Il y a plus, dans de grandes maisons de commerce et dans les administrations de l'Etat (services des Finances, Crédit Foncier, etc.), bien des services, comptabilité, emballage, expédition, seront reportés dans des locaux où ne pénétrant que peu ou point la lumière du jour et l'air pur.

L'unité de conception doit être à la base de l'établissement de toute nouvelle usine. Il convient que dans la manutention des matières premières, la circulation des produits en cours d'exécution, il n'y ait jamais de retour en arrière, mais mouvement continu vers l'avant, c'est-à-dire vers l'expédition ; des emplacements fixes doivent être réservés aux stocks constitués dans l'intervalle des opérations ; la plupart des manutentions doivent s'effectuer mécaniquement. Mais encore faut-il que ces dispositions initiales puissent se maintenir, et pour cela que les agrandissements ultérieurs aient été prévus et les emplacements nécessaires réservés. Comment, dans notre Occident surpeuplé, où la place se dispute, sous la menace de spéculations inhérentes au régime capitaliste, faire des prévisions à longue échéance ? Pour profiter d'une recrudescence des affaires, l'industriel s'efforcera de développer dans le cadre existant telle fabrication avantageuse, au risque de compromettre la belle ordonnance de l'ensemble. Bien entendu, malgré la gêne due au resserrement, la diminution du rendement individuel ne sera pas tolérée.

Lorsqu'il s'agit de la création d'une usine, il est un problème qui est généralement perdu de vue, à moins qu'il ne reçoive une solution inacceptable, c'est celui du logement du personnel. Exception faite des établissements dont l'emplacement est conditionné par des considérations topographiques (mines, chutes d'eau, etc.), l'entrepreneur, confiant dans l'attraction qu'exerce la ville, s'établit au voisinage d'un grand centre, où la main-d'œuvre a tendance à abonder. C'est à l'initiative individuelle et, en fin de compte, aux Pouvoirs publics nationaux ou locaux, qu'il s'en remet du soin de pourvoir au logement de ses employés. Il reporte sur d'autres des charges qui devraient lui incomber, construction, voirie, transports.

Lorsque l'emplacement est imposé par la nature, loin de tout centre, l'industriel doit construire, et se faire exploitant d'habitations, ce qui a le grave inconvénient de créer au personnel, vis-à-vis de ses patrons, des obligations qui ne dérivent pas normalement du contrat de travail.

A chaque nouvelle création ou extension d'entreprise, l'enquête de commodo et incommodo devrait s'étendre à tout ce qui est affecté au logement du travailleur. Si l'ensemble de la commune intéressée et des communes situées dans un périmètre tracé d'après les facilités de communication n'offrait pas des ressources immobilières suffisantes, l'entrepreneur devrait comprendre dans les frais de premier établissement une subvention ou tout au moins une avance auxiliaire communale, ou, mieux encore, à des offices locaux d'habitation, afin de permettre l'édification des maisons nécessaires.

Cela amènerait sans doute une plus grande dispersion des industries, ce qui serait loin d'être un mal. Je sais bien que l'on a attribué à la concentration des masses ouvrières, l'évolution de leurs tendances. L'aveil de la conscience de leur solidarité. Mais, cet heureux effet caractérisait une époque où l'intensité du travail, la mécanisation de la main-d'œuvre étaient bien moindres. Nous verrons à quel point les conditions actuelles

de son labeur amoindrissent le caractère et l'intellect de l'ouvrier qui, après avoir subi la discipline mécanique du métier moderne, est tout au plus apte, le soir, à aliéner les vestiges de sa conscience au profit de quelque politicien qui, au cours de parolottes nocturnes, achève l'œuvre d'abrutissement commencée le jour. Notons, d'autre part, que l'alternance des travaux serait facilitée par la déconcentration des industries. Ford a reconnu les avantages des permutations saisonnières entre tâches industrielles et agricoles.

Se servir d'un outillage, de machines réalisant toujours les derniers progrès, semble être une règle échappant à toute critique. Des machines qui produiraient automatiquement, dispensant l'ouvrier de tout effort musculaire, n'exigeant de son cerveau qu'une constante attention au libre jeu des rouages, n'est-ce pas là un objectif éminemment désirable ? A certaines conditions cependant : la machine ne doit être ni trop coûteuse, ni trop délicate ; les facultés de celui qui la dessert ne doivent pas entrer en régression, faute d'emploi.

Une machine vient d'être inventée qui fabrique mieux, qui accroît le rendement de la main-d'œuvre. Evidemment, notre effort doit tendre à la substituer aux engins démodés. Mais il y a une question de délais. Tout appareil concret du travail humain, dont la dépense se répartit sur un certain nombre d'années ; le mettre prématurément hors service, c'est souvent gaspiller du travail. Or, sous notre régime compétitif de production, celui qui, le premier, peut faire la substitution, acquiert aussitôt une supériorité sur des rivaux qui vont être obligés à de lourds sacrifices, ou bien, s'ils les ajournent, tacheront de récupérer leurs gains compromis par une plus sévère exploitation du travailleur. La course au progrès devient une course à la ruine. La substitution d'un matériel plus perfectionné, à un autre plus imparfait, ne peut s'opérer sans danger que progressivement dans une économie où les industries similaires seraient unies par un lien fédératif permettant la compensation entre les différents prix de revient.

Est-ce bien, d'ailleurs, dans le sens de l'automatisme et de la spécialisation des mécanismes, que nous devons nous orienter ? Un technicien qui est à l'avant-garde du progrès nous dit : « Si l'on emploie des mécanismes entièrement automatiques, les machines coûtent fort cher, en raison de leur complication, des études, des mises au point qu'elles exigent. Des perfectionnements, même partiels, entraînent la mise au rebut. Au contraire, si l'on dispose d'une main-d'œuvre bien douée, l'automatisme de la machine peut être remplacé par une action manuelle, exigeant à la vérité une certaine éducation préalable des opérateurs ; mais si ceux-ci ont des qualités naturelles de compréhension et d'agilité, la durée et le coût de cette éducation pourra se réduire à peu de chose. On peut adopter un outillage composé d'éléments relativement simples, de prix d'achat peu élevé et qui, par surcroît, sera transformable à peu de frais et rapidement. »

Nous avons avantage à rechercher la souplesse de l'outillage mécanique plutôt que sa spécialisation.

Quand on en vient à la répartition du personnel, c'est à la spécialisation extrême que tendent les adeptes de la rationalisation. En apparence, il ne s'agit que de la distinction des fonctions : dans la pratique, on aboutit au cloisonnement étanche entre les catégories qui les exercent.

La méthode Taylor remplace la hiérarchie sérielle par une organisation administrative traçant à chaque agent de direction un cercle d'activité très limité, lui donnant des attributions strictement définies, le pliant à l'accomplissement méticuleux des plus infimes détails.

Si nous considérons les organes de la grande usine rationalisée en partant du sommet, nous trouvons : un service commercial qui reçoit la commande, la soumet au visa du directeur et la transmet au chef de la production qui donne les ordres nécessaires au bureau de dessin et à un bureau de préparation. Ce chef de la production connaissant la totalité des commandes et les capacités productrices des ateliers, fixe l'ordre de travail dont on ne doit s'écarter que dans des cas tout à fait exceptionnels, accidents. Il veille lui-même à l'observation de cet ordre.

Tout le travail intellectuel de direction des équipes ouvrières s'effectue, au bureau de préparation qui comprend : Un employé procédant aux expériences nécessaires pour définir les meilleurs procédés de fabrication. Le chronométrage à l'atelier ou au laboratoire, sur lequel nous reviendrons, est dans son lot.

Un second employé se sert des indications du précédent pour établir la fiche de fabrication, détaillant les opérations, les temps requis et la tâche normale.

Un troisième lance l'ordre de mise en train accompagné de la fiche de fabrication et des dessins préparés par le bureau spécial, il désigne l'ouvrier et adresse au ma-

gasin des outils et à celui des pièces détachées l'ordre d'approvisionnement la machine desservie par l'ouvrier.

Un quatrième recueille les renseignements sur le cours de la fabrication, dénombre les objets sortant d'une opération et prêts pour la suivante, dresse les feuilles de paie.

Le cinquième est chargé de toutes les questions relatives au personnel, embauchage, réprimandes, renvois. Accessoirement, il se tient à la disposition des ouvriers pour leur donner des conseils, quand ils le désirent, sur leur affaires personnelles. Il doit être homme de tact et d'expérience. (Le Châtelier.)

L'atelier n'a plus qu'à effectuer des opérations mécaniques. Il n'est plus sous la surveillance d'un contremaître apte à tout, qui, s'il avait répondu à tout ce qu'on attendait de lui, eût mérité d'être directeur, mais de quatre agents spécialisés.

Le premier s'occupe de l'arrivée et du départ des matières, de leur mise en place sur l'appareil; là se borne son rôle.

Le second, chef de vitesse, surveille la fabrication, indique la marche à suivre pour arriver à la tâche normale.

Le troisième contrôle la qualité des produits fabriqués.

Le quatrième surveille le bon entretien des machines, le rangement des pièces détachées, pourvoit aux réparations.

La conséquence de toutes ces dispositions est une majoration considérable de l'effectif du personnel de direction par rapport au personnel exécutant. Cela ne serait pas désavantageux pour l'ouvrier qui pourrait passer d'une catégorie à la supérieure. On nous dit bien que des ouvriers exercés ont accès au bureau de préparation; que les contremaîtres sont appelés à participer à son fonctionnement quand il y a excès du travail en commande sur le travail en série. Cela se peut dans des pays neufs où les classes ne sont pas hiérarchisées de longue date. Mais chez nous ? M. Le Châtelier traçant un programme de préparation professionnelle distingue trois degrés principaux : Enseignement professionnel destiné aux travailleurs manuels ayant pour toute formation intellectuelle celle de l'école primaire ; il doit être spécialisé à l'extrême. Des enseignants intermédiaires destinés à la formation de contremaîtres, chefs d'ateliers, employés de bureau ; ils se donnent dans des écoles techniques avec moins d'étroitesse. Un enseignement technique supérieur, donnant des vues d'ensemble, destiné à former les hommes parmi lesquels se recrutent plus tard des chefs d'industrie. Il doit être peu spécialisé.

Ainsi, dès leur accès dans l'industrie, les hommes sont répartis en classes : aristocratique, classe moyenne, plébe ; et ceux de la dernière catégorie sont assurés d'y demeurer jusqu'à complète usure de leurs forces physiques, jusqu'à complète atrophie de leurs facultés intellectuelles.

G. GOUJON.

Pour le 1^{er} Mai 1929

Comme de coutume pour le 1^{er} mai, nous envisageons un tirage supplémentaire du « Libéraire ».

Le 1^{er} mai tombe cette année en pleine période électorale, l'occasion se montre donc particulièrement propice à la diffusion de notre journal qui sera à la fois un numéro de propagande révolutionnaire et d'agitation antiparlementaire ; c'est dire qu'il pourra être diffusé pendant toute la campagne électorale.

Que, sans plus attendre, les groupes et individualités nous fassent leurs commandes afin que nous puissions fixer le tirage nécessaire.

Prix du cent : 25 francs.

Prix du mille : 200 francs.

Nota : Les camarades de la région parisienne qui désirent renforcer l'équipe des vendeurs pour le 1^{er} mai sont priés de passer, 72, rue des Prairies.

PROPOS d'un PARIA

On discutait dernièrement sur la criminalité et ses causes. C'est un sujet sur lequel on peut s'étendre, ce qui ne veut pas dire qu'il soit de tout repos, car chaque jour amène son contingent de faits qualifiés crimes.

Pour nous, libertaires, tout meurtre est un crime. Quand nous attaquons les gens, c'est à coups d'arguments et non de revolvers ou de mitrailleuses. Nul n'a le droit, sauf pour défendre son existence de priver quiconque de la sienne propre... du sale.

Je sais bien que cela ne fait pas l'affaire des gouvernants bourgeois qui entretiennent à grands frais — à nos frais, veux-je dire — une armée de gens auxquels ils font inculquer les meilleurs moyens d'occire leur prochain, sous le fallacieux prétexte de patrie ou autre chosisme.

Le meurtre collectif savamment organisé, baptisé du nom de guerre vaut à ses promoteurs les honneurs, l'argent et... des funérailles nationales.

Mais quand on parle de criminels, il ne s'agit point, généralement de ces assassins illustres, amplement décorés, et nationalement regrettés. On vise plus spécialement ceux qui, n'ayant pas de vastes ambitions se contentent d'un ou de deux petits meurtres de rien du tout, commis dans le but de s'approprier, à l'instar des grands tueurs, les dépouilles de la victime.

C'est ainsi que deux gamins d'une quinzaine d'années, viennent de massacrer d'admirable façon, une pauvre vieille dont tout le magot se chiffrait à la somme de 12 fr.

La-dessus, toute la presse publie de longs articles, se répand en détails, déplore cette criminalité infantile qui se développe journellement et menace de faire une sérieuse concurrence à celle des adultes.

Pour les uns, c'est la faute de la police, pour d'autres, c'est la société qui porte une part de responsabilité. L'erreur de tous, c'est de penser ou tout au moins de publier qu'il serait possible d'endiguer ce flot rougeoyant par des méthodes d'assistance, de surveillance, etc.

C'est de la pure blague. Toutes les mesures que pourront prendre les législateurs seront comme autant de caillottes sur jambes de bois.

Une société basée sur la propriété, l'exploitation, qui permet que les uns aient tout et les autres pas assez, qui donne à chaque instant l'exemple de la violence ne peut que procurer des enfants dans le genre des deux assassins de la pauvre vieille.

Au lieu de crier à mort sur le passage des deux pitoyables produits d'une société purulente, la foule, toujours impulsive et ignorante aurait mieux fait de s'en prendre aux véritables responsables et aussi à elle-même, complice inconsciente !

Et c'est sans doute parce que nous voudrions un régime social qui n'entraîne pas de telles horreurs, qui enlève toute raison d'être à une prostitution quelle qu'elle soit, parce que nous maintenons en cette époque pourrie notre idéal de liberté, d'égalité et de fraternité que nous sommes considérés comme de dangereux malfaiteurs. — Pierre Mualdès.

POUR LA VIE DU « LIBERTAIRE »
VERSEZ VOS SOUSCRIPTIONS

L'IMPOSSIBLE PAIX

Voici un peu plus de dix ans que le formidable conflit qui mit aux prises la plupart des peuples, a pris fin. Le 11 novembre 1918 fut pour tous un jour inoubliable. Dans les grands centres comme dans les villages les plus reculés, ces mots jaillirent : la paix, enfin la paix !

Hélas ! dix ans à peine nous séparent de l'horrible boucherie et déjà, de plus en plus menaçants, se manifestent les signes avant-coureurs d'une conflagration encore plus effroyable.

Au Maroc, en Syrie, c'est la guerre en permanence, le triomphe de l'esprit de conquête. Hier c'était la Bolivie et le Paraguay qui se livraient bataille.

De quoi demain sera-t-il fait ?

L'on se sent stupéfait, lorsqu'on pense qu'au XX^e siècle, en dépit des magnifiques découvertes scientifiques et des progrès réalisés dans le domaine des mœurs, la veulerie de nos contemporains rend possible de tels carnages, dignes tout au plus des époques barbares.

Nos gouvernants et leurs valets ont beau essayer de dissimuler sous un verbiage pacifiste le caractère nettement belliciste de leur politique ; le danger est là, immédiat, foudroyant, et il faut être victime d'une idéologie saine pour ne pas s'en apercevoir.

En vain les pactes d'amitié éternelle et les pantomimes sensibleries se multiplient-elles. Tout individu tant soit peu doué de sagacité fait fi de cette poudre aux yeux et ne peut que constater la dangereuse impasse où nous accule une politique d'impérialisme caractérisée par une course éperdue aux armements.

Pendant ce temps, que font les organisations de gauche et d'extrême-gauche ? Et vous, camarades anarchistes, que faites-vous ? Rien, ou presque rien ! Vous restez sourds à tous les appels ; les objurgations les plus pressantes ne réussissent pas à ébranler votre inexplicable quêtude.

La guerre aurait-elle fait de vous des émascules ?

N'avez-vous plus aucune étincelle d'énergie combattive ?

Nos démarches désespérées se heurtent à un égoïsme dédaigneux, dont nous avions cru qu'il était l'apanage des seuls bourgeois ventripalés et repus.

Cependant, pour avoir le courage de clamer son dégoût pour la guerre, refusé d'y participer, espérant ainsi donner à ses congénères un salutaire exemple, un homme est aujourd'hui au bagne, endurant d'inhumaines souffrances, loin des siens, dans l'angoisse que provoque l'intolérable isolement. C'est l'homme est Louis-Paul Vial.

Révolutionnaires, hommes de cœur, vous tous que l'injustice indigne, attendrez-vous qu'il soit trop tard pour libérer notre camarade victime depuis dix ans des tortionnaires de la III^e République. Attendez-vous qu'il ne soit plus qu'un cadavre pour écrier à tous les gouvernants que leurs crimes ont comblé la mesure, et leur faire savoir que désormais ce n'est plus dans nos rangs qu'ils trouveront les martyrs nécessaires à leur indignité ?

Assez de passivité ; trêve de résignation et de nonchalance coupable.

Réveille-toi, retrouve ton ardeur ancienne et que demain, à la suite d'une agitation à la fois intense et méthodique, notre camarade Paul Vial, libéré du bagne, retrouve avec les joies du foyer ses anciens camarades.

Jacques LAURENT.

N'OUBLIEZ PAS QUE L'ENTRAIDE « SOUTIEN LES EMPRISONNÉS ET LEURS FAMILLES »
FAITES DONC UN PETIT EFFORT POUR REMPLIR SA CAISSE.

Adresser les fonds à Langlissé, trésorier, Bourse du Travail, Bureau du S.U.B.

AUX HASARDS DU CHEMIN... UN CAPON

D'aucuns se sont fortement étonnés de l'attitude prise au cours des débats du congrès communiste récent par le bouillan Doriot. On sait, en effet, que ce jeune député qui est général chinois, soldat d'honneur de l'U. R. S. S., avait depuis 1924 pris une position nettement hostile à la politique de bluff suivie par le Bureau Politique du P. C. F.

L'an dernier, au VI^e Congrès de l'Internationale de Moscou, il n'avait pas voulu se laisser convaincre par Sémard, non plus que par Boukharine.

On attendait donc du député de Saint-Denis une opposition violente au congrès français contre le trio Sémard-Thorez-Moussieu. Or, voici que, en plein aréopage, Doriot est venu reconnaître ses erreurs ; il se frappa la poitrine, et remercia le B. P. d'avoir combattu impitoyablement ses erreurs.

Ce qui veut dire, en bon français, que « Jacquou-le-décorant » manifeste une immense gratitude aux membres dirigeants du Parti bolcheviste parce qu'ils lui ont dit : « Si tu ne reconnais pas publiquement que tu t'es trompé, nous allons te ficher à la porte comme un vulgaire capitaine Treint ».

Il leur est profondément reconnaissant de ne pas l'avoir exclu — ce qui lui permet de continuer à manger à la gamelle moscoulaire.

Mais le mieux (ou le pire, cela dépend du point de vue où l'on se place), c'est que Doriot part en guerre contre ceux qui auraient fait acte de solidarité avec lui ; il annonce qu'il les combattra impitoyablement.

Tant de courtoisie et de lâche ingratitude étonnent quelques-uns de ceux qui croyaient, pauvres gobeurs, que Doriot était un révolutionnaire qui se trompait, mais était quand même sincère.

Eh bien ! mais je trouve toute naturelle l'objection à l'égard de l'ami de Chang Kai Chek. Quand on veut gouverner les autres, il faut d'abord savoir obéir.

Or, Doriot vient tout simplement de prouver qu'il est apte à exercer le pouvoir, car il a une échine extrêmement souple et il sera, à n'en pas douter, un réacteur féroce.

Car j'ai fait depuis longtemps la constatation que ceux qui se plient bas devant les maîtres étaient ceux qui faisaient les plus féroces agents de répression.

Laches, vils et capons devant les puissants ; ils sont arrogants, cruels et tyranniques envers les plus faibles.

Donc, Doriot a toutes les qualités requises pour faire un gouvernant féroce envers les faibles ; parce qu'il sait être couard devant les forts.

ARISTOBULE.

DOCUMENTATION SÉRIEUSE

Depuis quelques jours, l'Humanité, qui semble avoir fait une sensationnelle découverte, publie une série d'articles de Vaillant-Couturier sur le parfumeur-journaliste Coty.

Il y a là, dans ces papiers, des choses fort intéressantes qu'il est, certes, d'utilité de mettre sous les yeux des ouvriers. Seulement le bouillan leader bolcheviste ne s'est rien cassé pour constituer son dossier.

Tout ce qu'il publie dans l'Humanité n'est qu'un mauvais démarquage d'un livre de Louis Latzarus ; le titre même de ses articles : « Coty, ennemi du Peuple » n'est qu'un plagiat. Avec cette différence essentielle : c'est

que le livre de Latzarus est écrit en bon français.

Et le plus fort : Vaillant-Couturier non seulement omet de citer ses références, mais encore ose signer cette contrefaçon.

C'est l'histoire de l'âne qui veut se parer de la robe d'un pur-sang.

EN PLEIN DANS LES BEGONIAS

La mort de Foch aura eu le don de faire écrire pas mal d'idioties. C'est ainsi que Henri Fabre, dans son *Journal du Peuple*, a consacré son éditorial à cet heureux événement. On y relève des phrases dans ce genre :

Par deux fois il (Foch) sauva la situation. ... Nous avions l'impression très nette et même la certitude que nous avions mis la main, en mai 1918, sur le seul homme capable de terminer heureusement la guerre.

Laissons en paix couler les larmes qui accompagnent, jusqu'à la fosse, le grand mort du jour.

Pour un ancien antimilitariste, ce n'est pas mal ! Et Fabre sait cherrer dans les begonias comme un vulgaire rédacteur de l'Intran.

Décidément, ce n'est pas encore ce *Journal du Peuple* qui déboussolera les crânes du populo.

ABONNEZ-VOUS REABONNEZ-VOUS

NOTRE PROPAGANDE

La tournée Bastien

Voici l'itinéraire proposé aux groupes :

Rive-de-Gier, samedi 20 avril ; Firminy, dimanche 21 avril ; lundi 21 avril, repos ; Marseille, le mardi 23 avril ; La Ciotat, le mercredi 24 avril ; Toulon, le jeudi 25 avril ; Saint-Honoré, le vendredi 26 avril ; Salon, le samedi 27 avril ; dimanche 28 avril, repos ; Ales, le lundi 29 avril ; Montpellier, le mardi 30 avril ; Aimargues, le mercredi 1^{er} mai ; Pézenas, le jeudi 2 mai ; Sète, le vendredi 3 mai ; La Peyrade, le samedi 4 mai ; dimanche 5 mai, repos ; Béziers, le lundi 6 mai ; Agde, le mardi 7 mai ; Béziers, le mercredi 8 mai ; Béziers, le jeudi 9 mai ; Coursan, le vendredi 10 mai ; Bize, le samedi 11 mai ; dimanche 12 mai, repos ; Perpignan, le lundi 13 mai ; Narbonne, le mardi 14 mai ; Ormaisons, le mercredi 15 mai ; Lézignan, le jeudi 16 mai ; Espéranza, le vendredi 17 mai ; Mazamet, le samedi 18 mai ; Toulouse, le dimanche 19 mai ; lundi 20 mai, repos ; Agen, mardi 21 mai ; Limoges, mercredi 22 mai ; jeudi 23, voyage ; Le Mans, vendredi 24 mai ; Angers, Trélazé, 26 et 27 mai ; Orléans, lundi 28 mai.

Sujets traités au choix des groupes :

1^o Ni Dieu, ni Maître ; au cours de cette conférence, Bastien examinera les idées de Dieu, la patrie et l'Etat et conclura, que l'on peut et l'on doit se passer de maîtres divins et terrestres.

2^o A bas la religion patriotique, exposé sur la nocivité du patriotisme.

Pour la bonne marche de cette tournée, les groupes devront répondre sans retard au questionnaire suivant :

1^o Nombre d'affiches et tracts nécessaires (les affiches cotent 45 fr. les cent, les tracts, 15 fr. le mille, port en plus) ;

2^o Le nom de la salle et l'heure ;

3^o Le sujet de conférence choisi.

Pour les frais : les frais de voyage, journées de l'orateur, correspondance et frais divers seront également répartis entre tous, toutefois, il sera consenti une légère réduction aux groupes trop faibles.

En vue d'éviter un retard dans l'envoi des fonds, et surtout diminuer la correspondance, ce sera le camarade Bastien qui présentera à chaque groupe le montant de la somme qu'il devra verser.

En fin de tournée, un compte rendu détaillé de toutes les recettes et des dépenses sera adressé aux groupes organisateurs.

Pour la Fédération du Languedoc, L. ESTEVE.

LES LIVRES

Les cahiers satiriques de Ch.-A. Bontemps : 1. LES MAJORDOMES DU CIEL ; 2. LES SERFS DU VATICAN. — MA FEMME ET MA FORÊT, par Georges Vidal. — LA DAME AUX BAS BLEUS, par Jules Rivet.

Le vote récent des lois sur les congrégations et sur les diocésaines met singulièrement d'actualité les deux derniers ouvrages de Charles-Auguste Bontemps.

Tous nos camarades de la région parisienne connaissent le talent oratoire de l'ancien collaborateur du *Libéraire*. Sa parole aisée, souple et tantôt mordante, tantôt prenante l'ont fait apprécier de nos groupes qui le demandent souvent fois pour apporter l'appui de son verbe à la propagande de débordage des crânes.

Depuis quelques années, Bontemps s'est en quelque sorte spécialisé dans la question religieuse, où il est passé maître. Il soutient à travers Paris et sa banlieue des controverses ardentes et spirituelles avec l'abbé Violet, qui sort souvent fort mal en point des attaques précises et véhémentes de notre ami.

On connaît aussi ses dons de poète et il me souvient d'avoir lu avec délectation *Du soleil sur la route*. Bontemps a publié, depuis, deux œuvres de critique sociale : *Ton cœur et ta chair*, puis *L'œuvre de l'Homme* dans lesquelles il suit mettre en valeur des dons de psychologie et de polémiste.

Voici qu'il nous donne les deux premiers fascicules de ses *Cahiers Satiriques*, dans lesquels il met à mal les ensoutanés.

Le premier fascicule : *Les majordomes du Ciel* (1) est une critique très serrée des revendications des congréganistes au droit d'enseigner.

Sous forme d'une lettre ouverte à un abbé, dont on reconnaît très vite la personnalité sans qu'il fût besoin à Bontemps de le nommer, c'est l'analyse fouillée de l'hypocrisie des robes noires, c'est la démonstration éclatante de leurs désirs d'en revenir à une époque où l'on mettait dans les *in pace*, quand on ne les faisait pas périr sur le bûcher ou

dans d'affreuses tortures, les mécréants qui ne voulaient pas s'incliner devant les absurdités dogmatiques que l'Eglise romaine édicte *ad majorem Dei gloriam*.

Bontemps trace en traits cinglants le portrait de cet abbé (l'abbé Violet) qui va dans les milieux populaires porter la parole catholique. Il nous le montre tel que nous le connaissons : plein d'affirmation de liberté, de tolérance dans son discours, puis tout à coup colérique, rageur, mordant, raillant son contradicteur. C'est tout à fait l'image de l'Eglise revendiquant la liberté pour elle-même et, dès qu'elle est en possession de la liberté de ses mouvements, mettant tout en œuvre pour étouffer la voix de ceux qui s'opposent à ses visées dominatrices.

Il y a dans cet ouvrage, des pages qui classent Bontemps dans la catégorie des pamphlétaires.

Citons ces passages dans lesquels l'écrivain répond à l'Eglise qui prétend à l'éducation de l'enfant :

On voudrait que l'enfant s'élevât et pût grandir, comme a grandi l'humanité. Au contact des faits, à l'aide d'expériences libres, de traditions contrôlées ; c'est dans un cerveau peuplé de claires idées que son jugement devrait se former.

... Dans leur sectarisme impérieux et méchant, les hommes, comme dans l'idée conception de leur apostolat, les religieux sont par nécessité de foi, des suborneurs d'enfants.

... Vous avez licence de recruter pour le Ciel les âmes désincarnées. Laissez-nous, sur la terre, modeler les cerveaux et les cœurs vivants pour les nécessités de la terre.

Il est dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Pouvez-vous le trouver ailleurs ? Pour nous, qui ne rêvons pas de lointains paradis, il importe que ce monde-ci s'adapte à nos besoins. Le bon sens interdit de confier un si banal ouvrage au passant qui s'en va vers l'éternité.

Le deuxième cahier : *Les serfs du Vatican* (2), continue brillamment l'œuvre entreprise dans le premier.

Sous-intitulé « L'Eglise contre le Peuple » c'est l'histoire des démêlés de Marc Sangnier et du *Sillon* avec le pape Pie X qui nous est contée de façon alerte et d'une plume que l'on dirait trempée dans du vitriol.

Il est très intéressant, au moment où le mouvement démocrate-chrétien reprend sa propagande active de mettre sous les yeux des jeunes qui ignorent totalement cette question et de rappeler aux vieux qui auraient pu l'oublier la tentative faite avant-guerre par Sangnier de créer un courant dans lequel était fait un mélange assez osé des doctrines socialistes et des prétendues maximes du Christ. C'était en quelque sorte un socialisme chrétien qui n'était pas sans quelque audace, puisqu'il revendiquait l'égalité sociale, la tolérance et qu'il en venait à englober toutes les bonnes volontés, fussent-elles protestantes ou libérales.

Mais le pape y mit rapidement le holà et, en une lettre qui démontre le caractère réactionnaire de l'Eglise, Pie X malmena fort Sangnier, son *Sillon* et les menaça d'excommunication.

Il faut lire *Les serfs du Vatican*. Ce sera une œuvre précieuse pour tous les militants. Il y a des arguments qui seront fort utiles dans la discussion avec ceux qui croient encore en la mission des prêtres.

Et espérons que Bontemps nous donnera bientôt son troisième *Cahier Satirique*, dont nous attendons beaucoup. Puissions-nous ne pas trop attendre.

Georges Vidal était, voici tantôt trois ans, parti en Amérique du Sud, non pas précisément pour chercher fortune, mais pour y conquérir à force de travail une vie libre et harmonieuse. Il avait acheté à Costa Rica un ranch dans lequel il se livrait à la culture.

Il est revenu en France un peu déseillé, et il nous donne dans une petite plaquette : *Ma femme et ma forêt* (3), journal d'un colon, quelques impressions sur sa vie de gentleman-farmer.

Il nous raconte comment il connut l'indienne Socorro, comment elle devint sa femme. Il y a des notations très intéressantes, encore que trop courtes, sur la culture à laquelle il se livrait.

Il y a, par contre, la relation de la vie ménagère. Hétons-nous de dire, quelque peine qu'il en puisse éprouver, qu'elle est loin d'être en son honneur.

Sa femme était pour lui la domestique qui se pliait aux travaux qu'il n'aimait pas accomplir. Lui fumait sa pipe avec sérénité.

Et la vie qu'il faisait endurer à Socorro n'était pas toujours drôle. Pour lui elle n'était bonne qu'à « tenir la maison, soigner les bêtes, nettoyer les souliers, tromper son époux, se gratter les cheveux avec l'huile de maïs et faire des petits d'hommes ».

Pour un ancien anarchiste, Vidal y va un peu fort. Témoin cette anecdote :

Il suffit que j'aie tourné les talons pour que les poules soient dans la chambre, le veau sur ma couverture, les cochons dans la cuisine et les vaches sous la véranda. J'ai grogné plusieurs fois sans succès. Hier, furieux, j'ai pris un bâton et j'ai expulsé les intrus avec vigueur. Par la même occasion j'ai corrigé Socorro de telle manière que ce matin encore elle a de la peine à s'asseoir. Mais ce travail m'a gagné, je crois, son amour et son estime. Le soir elle est venue la coupe douloureuse, se frotter à moi et me demander d'être prise. C'est la première fois.

Les moyens de séduction à l'égard des femmes sont à peu près les mêmes sous toutes les latitudes.

On voit que l'esprit de Vidal ne s'est pas affiné au contact de l'air sud-américain ! Il y a dans sa plaquette des mots qui veulent être profonds et qui sont bêtes à pleurer. Exemple celui-ci :

A part ma femme, il y a dans la ferme, quatre vaches, trois vaches, deux chevaux, dix cochons, des poules, des dindons, — ça fait beaucoup de bêtes.

Et pour terminer son œuvre, Vidal nous fait part qu'avant mis Socorro enceinte, il assista à son accouchement... et qu'il la quitta une fois sa progéniture venue au monde.

Las ! Que nous sommes loin de *Les Bienheureux* et du poète de *Devant la vie* ! Nos plus sincères condoléances.

Un jeune, qui se croit appelé à jouer les Rimbaud, nous donne une petite plaquette de vers *Les Chiennes* (4) dans lesquels il se livre avec assez de virtuosité à d'inouïes invectives contre les femmes et nous invite à partir au creux des forêts vierges faire l'uir.

(3) *Ma femme et ma forêt*, par Georges Vidal (édition des Humbles).

(4) *Les Chiennes*, par Baby, Libert (édition de Launay).

les cierges qui guideront la science égarée qui appelle à son secours.

Je n'ai pas très bien compris ce qu'a voulu exprimer le jeune misogynne de vingt ans, mais j'en ai déduit qu'il a dû coucher pour sa première nuit d'amour avec une femme qui lui a fait cadeau d'une maladie qui joua un sale tour à François 1^{er} et à Louis XV.

Qu'il se soigne bien — et une fois guéri il sera guéri qu'il prenne des précautions d'hygiène. Nul doute qu'il nous donnera alors une plaquette à la louange de Vénus.

Terminons cette chronique par un livre réjouissant.

Jules Rivet vient de nous donner un roman qui m'a procuré douce joie en le lisant : *La dame aux bas bleus* (5). C'est du bon Rivet, du Rivet « Canard Enchaîné » qui nous est offert en lecture.

J'avais craint un moment, en lisant ses papiers quotidiens de l'Humanité que Rivet n'ait perdu cet esprit qui me le faisait tant affectionner. Il n'en est rien.

Sous couleur d'histoire drôle, c'est une satire contre les milieux « littéraires ». En un style bon enfant, encore que puissamment comique, l'auteur nous dépeint des personnages qui existent réellement ; il y a des trouvailles heureuses : Cette bonne docteur qui possède les plus beaux trésors de la terre ; elle ne sait ni lire, ni écrire. Son récit inaugural de l'accident de taxi, la description des réflexions de la foule qui s'assame sans cesse sur le lieu de l'accident, qui ne sait rien, mais se livre à des explications les plus fantaisistes du motif de sa présence — tout cela démontre, outre un beau talent d'humoriste, un don profond de juste observation.

Un seul reproche à Jules Rivet, celui de fréquenter trop souvent les bolchevistes. En effet, l'auteur devait avoir reçu un bon coup de soleil de Moscou dans les yeux le jour où il écrivit son livre. Sans quoi, lui qui connaît bien Montmartre ne nous aurait pas fait descendre un taxi de la rue Lepic pour aboutir au Nord-Sud de la place Pigalle — car la rue Lepic aboutit place Blanche. L'écart est de taille.

La Dame aux bas bleus est un bon livre. Ceux qui aiment la bonne et la franche gaîté s'amuseront bien à sa lecture.

Louis LOREAL.

(1) *Les Majordomes du Ciel*, 1 vol. (édition de l'Épi) 3 fr. en vente à notre librairie.

(2) *Les Serfs du Vatican*, (même édition, même prix). En vente à notre librairie.

LA VIE DE L'UNION

Comité de l'U. A. C. — Lundi réunion à 20 h. 30, local habituel.

PARIS-BANLIEUE

ASSEMBLEE GENERALE
DE LA FEDERATION PARISIENNE

Compte rendu

Samedi dernier, la Fédération a tenu son assemblée générale.

La discussion a porté particulièrement sur les élections municipales.

Après échange de vues, il a été décidé de verser 300 francs à l'U. A. C. pour l'acquisition des affiches antilecturales. A ce premier effort sera joint celui des groupes de Paris et de sa banlieue qui se sont engagés à payer les affiches qu'ils emploieront au cours de la campagne.

Les groupes de Paris se réuniront dans la huitaine pour envisager la propagande générale dans les vingt arrondissements. Les candidatures pour la forme seront réparties au mieux après décision de cette réunion.

Trois grands meetings centraux ont été prévus pour Paris. L'un aura lieu dans le 13^e arrondissement. L'autre dans le 6^e ou 7^e. Le troisième dans les 18^e, 19^e ou 20^e. Des affiches spéciales seront apposées pour convoquer le public.

La contradiction sera portée dans le plus grand nombre de réunions d'adversaires. La Fédération demandera à l'U. A. C. le tirage d'un numéro spécial du Libéraire à l'occasion de ces élections et du 1^{er} mai.

Des camarades présents discutent également de la manifestation au mur des fédérés et décident de rester sur la position de l'année dernière.

Le secrétaire : P. Odéon.

Groupe du 5^e, 43^e, 14^e. — Mardi 16 courant à 20 h. 30, heure et local habituels.

Tous à la réunion générale de samedi. Présence obligatoire de tous les membres du groupe.

Groupe des 10^e, 11^e, 12^e, 19^e et 20^e. — Jeudi prochain courant, à 20 h. 45, 72, rue des Prairies, causerie par L. Loréal. Complexes rendus des comités et assemblées générales. Formation définitive du groupe. Tous les camarades de ces arrondissements sont invités.

Groupe du 15^e. — Réunion vendredi 12 à 20 h. 30, 85 rue Mademoiselle.

Groupe des 17^e et 18^e. — Réunion tous les mardis soirs à 20 h. 30, à l'Indépendance, 48, rue Duhesme (18^e). La réunion de mardi prochain, 16 avril, sera particulièrement importante.

puisque nous y établirons, dans les grandes lignes, notre plan d'action pour les élections municipales. Tous les camarades se feront un devoir d'être présents. Invitation aux lecteurs du « Libéraire ».

Groupe régional de Bezons. — Réunion dimanche 15 courant, à 9 h. 30, salle de l'ancien maire de Bezons. Ordre du jour : les élections municipales, affiches, journaux, etc.

Groupe de Livry-Gargan. — Que les copains soient tous présents le samedi 13 avril à 21 heures chez Coulon, 11, rue de Paris à Livry, pour de la se rendre à la conférence socialiste de la mairie. Un copain assurera la contradiction.

Groupe Libéraire de Saint-Denis. — Réunion vendredi 12 avril à 20 h. 30, Bourse du Travail, 4, rue Suger.

Tous les camarades sont priés d'être présents.

Ordre du jour : les élections municipales ; compte rendu de l'assemblée générale.

PROVINCE

Lézignan. — Les amis et sympathisants de Lézignan et environs pourront se procurer le « Libéraire » au bureau de tabac Laffitte, face au café des Sports.

Groupe d'Etudes Sociales de Lille. — Après un long assoupissement, le groupe a repris la lutte avec plus de vigueur que jamais et il entend continuer et même développer son action. Camarades, voulez-vous que l'année 29 soit plus féconde en résultats ? Visez, nous aider dans la tâche à accomplir, tous les samedis, à 19 h. 30, rue de Wazemmes, 152.

Nîmes. — Le journal se trouve en vente au kiosque, angle bd Gambetta et bd Amiral-Courbet et au kiosque du bd Amiral-Courbet, face le Bar Cristal-Temple.

Groupes d'Etudes sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Colin, 31, rue des Murlins. Appel aux sympathisants du « Libéraire ».

Groupe de Pénas. — Le groupe de Pénas, se réunit tous les dimanches matin, rue Anatole-France, n° 4, au fond de la cour Libéraire Journaux. Appel à tous les sympathisants.

Groupe anarchiste-communiste de Toulouse. — Réunion du groupe tous les samedis à 20 heures 30, au siège, 43 bis, rue Saint-Charles.

Groupe d'achats en commun : répartition des denrées, le dimanche matin de 9 à 11 heures, au siège, 43 bis, rue Saint-Charles. — Groupe Espérantiste ouvrier : tous les camarades, sympathisants et lecteurs du « Libéraire », qui désirent apprendre l'Espéranto, langue internationale, sont invités à assister aux réunions éducatives du groupe qui auront lieu, tous les jeudis soir à 20 h. 30, à dater du jeudi 11 avril, dans le local du groupe anarchiste-communiste de Toulouse, 43 bis, rue Saint-Charles.

Pour les Groupes précités : V. Nau.

Deuxième partie : de 17 à 19 heures, après concert avec le concours de nos camarades de la « Muse Rouge », dont la réputation n'est plus à faire.

Nous vous attendons tous entourés de votre famille et de vos nombreux amis.

On ne s'ennuiera pas. Entrée gratuite.

L'Assemblée de l'école

Assemblée générale. — Tous les adhérents du Syndicat des ouvriers coiffeurs sont conviés à l'assemblée générale qui se tiendra le jeudi 18 avril 1929 à 21 heures précises, salle des Conférences, Bourse du Travail, 43, rue du Château-d'Eau. Ordre du jour important. Le trésorier se tiendra à la disposition des camarades qui n'ont pas encore leur carte de 1929. Que tous fassent un effort pour être présents.

Le Secrétaire adjoint : A. Robinet.

1^{re} Union Régionale. — Tous les camarades adhérant individuellement à l'Union Régionale, ainsi que ceux qui, sans organisations constituées, désirent adhérer à la C.G.T.S.R., sont invités à donner leur adresse dans le plus bref délai, au camarade Eugène Juhel, 2 bis, impasse Maréchal, Paris (11^e).

Une fois en possession de ces adresses, le camarade Juhel convoquera une réunion afin de constituer définitivement le groupe Interconfédéral de la Seine. — Le Secrétaire de l'U. R.

Bordeaux. — Aux Gars du Bâtiment de la Gironde. — Ordre du jour. Le Conseil Syndical s'est réuni en date du 7 avril 1929, bureau 24, après discussion entre les camarades présents au sujet du « Bordereau National ».

Les camarades décident qu'une note soit insérée dans le « Libéraire », pour que tous ceux qui sont adhérents à notre Syndicat et à notre Fédération fassent le nécessaire auprès de ceux qui sont restés indifférents à nos appels pour qu'ils rejoignent l'organisation syndicale dans le plus bref délai ; et la, tous « unis », dans la même famille, nous apporterons aux travailleurs du bâtiment un peu plus de mieux-être et de liberté.

Fais appel à tous, syndiqués et non syndiqués, pour qu'ils assistent nombreux à notre grande réunion d'information qui aura lieu le : dimanche 14 avril à 10 heures du matin, bureau 26, 1^{er} étage.

Ordre du jour :

1^{er} Examen de la situation du bâtiment en Gironde ;

2^e Le « Bordereau National », salaire, etc. ;

3^e Cotisations et adhésions ;

4^e Un délégué de l'« Union locale » sera présent.

Soyez tous présents.

Pour le Syndicat du Bâtiment. — Un des Secrétaires

POUR LE 1^{er} MAI

La 13^e Région rappelle aux Syndicats adhérents qu'elle se tient à leur disposition pour leur fournir un délégué pour le 1^{er} mai prochain.

Les secrétaires devront s'adresser directement au siège de la 13^e Région, Bourse du Travail.

Le Bureau Régional.

Documentation syndicale

Nos camarades ne marqueront pas de se féliciter de l'heureuse initiative qu'a eue « Le Réveil Ouvrier » de Nancy de rééditer les brochures ci-dessous. Nul doute qu'ils ne leur assurent toute la diffusion désirable :

FERNAND PELLOUTIER

LES SYNDICATS EN FRANCE 0,30

EMILE POUGET

L'ACTION DIRECTE 0,30

LE SYNDICAT 0,30

LES BASES DU SYNDICALISME 0,30

LE PARTI DU TRAVAIL 0,30

en vente à la librairie d'Éditions sociales, 72, rue des Prairies, Paris, 20^e.

Communications Diverses

« Libre-Pensée, Action Sociale de Paris ». — Réunion publique mensuelle samedi 13 avril, à 20 h. 30 au Foyer Végétalien, 40, rue Mathis (métro : Crimeé).

Marseille. — Jesta Artistica Pro Vittine Politiche Internationali. Domenica 28 aprile a one 2 1/2 precise, Al Glauh de Marine, 10, rue Jauchet, 10 (Saint-Lazare), verra rappresentato La Bottega, dramma antifascista in 2 atti di Gigi Damiani ?... ?... ?... Piece en 1 acte interprétée par nos artistes régionaux. Alla scena : Nequinci, Imitatore ; Cosma, barlione ; Armandel, de l'Alcazar ; Mariani, chanteur franco-italien ; Strana, nel sur repertorio ; Clerman, comica fantasista.

L'accompagnamento al piano sera fatto per il Sig. Chandra.

Alla fine della festa estrazione della tombola Internazionale Pro Vittine Politiche.

N. B. — I compagni che hanno i biglietti della tombola sono pregati di rimettere l'importo, o, i biglietti invenduti entro il 20 c. m. a Marin Louis, impasse Guigou, 8, Chantes Lavie, Marseille.

Tombola « Prisma ». — Nous publions ci-dessous les numéros gagnants de la tombola organisée par la revue « Prisma », au bénéfice de l'Entraide (France) ; C. P. Fresos (Espagne) ; Revue russe Dielo-Truda et revue espagnole Prisma.

1^{er} lot : 4585 ; 2^e lot : 4235 ; 3^e lot : 4327 ; 4^e lot : 1001 ; 5^e lot : 1362 ; 6^e lot : 1481 ; 7^e lot : 324.

Adresser les billets gagnants à Pouch Joachim 22, rue Solferino, Béziers (Hérault).

Marseille. — Comité de Défense Sociale. — Il est permis de constater que les organisations qui ont lancé la campagne Vial ne donnent plus signe de vie et ce malgré les lettres que nous leur adressons, ils ne daignent même pas répondre.

Nous leur demandons encore une fois où en est cette affaire ? Et qu'ils se décident à répondre aux renseignements qu'on leur a demandés.

A Marseille et dans la région provençale, nous avons fait tout ce qui était humainement possible de faire pour que l'opinion publique connaisse le cas Vial. En ce moment-ci, nous nous trouvons handicapés par le silence persistant des organisations qui, à Paris, ont pris en main l'affaire de notre camarade Vial. Nous osons espérer que ces organisations sortiront de leur léthargie et nous répondront.

Déclaration du groupe anarchiste autonome Montreuil, Vincennes, Fontenay. — Dans leur réunion du samedi 23 mars les camarades anarchistes de Montreuil, Vincennes, Fontenay ont décidé de se charger provisoirement dans l'autonomie et de tendant que se réalise l'unité entre les différentes tendances de l'anarchisme, qui ne pourrait que faciliter la propagande d'un idéal aussi élevé.

Cette décision a été prise dans le but de ne pas épouser par répercussion les querelles et tendances, d'autant plus que le groupe, depuis sa formation, septembre 1927, n'avait cessé d'être un groupe d'entente, où chaque tendance apportait un maximum de tolérance.

Cette position d'entente ne saurait être interprétée comme un acte d'hostilité contre l'une des tendances de l'anarchisme, en faveur d'une autre, le groupe a toujours eu des rapports amicaux envers toutes les fractions et réprouve toutes les éditations anarchistes sans distinction ; il soutiendra toutes les campagnes qu'il reconnaîtra bonnes et y apportera le maximum d'efforts par rapport à l'efficacité et les possibilités du groupe, chaque adhérent reste libre d'adhérer individuellement à la formation de l'anarchisme qu'il croit être la meilleure.

Réunion du groupe vendredi 12 avril 20 h. 30, au siège, 11, rue des Laîtres, Vincennes ; ordre du jour : le droit d'Asile et la Campagne électorale.

Le Comité élargi d'administration de l'Université populaire intercommunale, Vincennes, Montreuil, Fontenay, a décidé, grâce à l'appui de certains adhérents, de doter l'U. P. d'une lanterne de projection Pylor : qui rend les conférences plus éducatives.

L'inauguration de la première des conférences scientifiques éducatives aura lieu le jeudi 18 avril 20 h. 30, salle de la justice de paix, 2 rue Franklin, Montreuil sur : Faut-il réglementer la prostitution et les maladies vénériennes ? par le docteur et sympathique docteur Legrain, ex-médecin chef des hôpitaux de Villejuif et de Ville-Evrard.

Les plaques qui seront projetées sur l'écran lumineux ont été mises gracieusement à la disposition de l'U. P. par le Musée pédagogique rue Gay-Lussac, à Paris. Communication framway n° 4, descendre à la mairie de Montreuil.

Participation aux frais : 2 francs ; adhérent : 1 franc. Invitation aux camarades anarchistes de ces trois localités.

Fédération Espérantiste ouvrière. — Lundi 15 avril à 20 h. 30, réunion du groupe espérantiste, Bourse du Travail, 3 rue du Château-d'Eau, salle A des cours professionnels.

G. Avid parols par la Sudany.

La « Maison des Arts » informe les souscripteurs au recueil de chants d'Eugène Bizeau, musique de F. J. de Carles, que cet ouvrage sera en cours d'impression et paraîtra très probablement en mai prochain.

Prière aux souscripteurs de la première heure de bien vouloir patienter un peu et remerciements à tous.

On peut encore souscrire jusqu'à fin avril 1929 au prix de faveur de 9 francs francs.

Nous rappelons aux amateurs de belle musique et aux amis de la chanson que ce recueil, édition de luxe, comprenant 5 œuvres, piano et chant, format de partition in-8°, avec portraits des auteurs, sera mis en vente au prix de 12 fr., dès qu'il sera paru.

Prière d'adresser les commandes à :

Eugène Bizeau, à Massiac (Cantal).

Chèque postal n° 844 — Clermont-Ferrand.

Le prochain soir organisé par « La Chanson de Paris » aura lieu le jeudi 13 avril 1929, à 20 h. 30, au « Palais des Fêtes », 190, rue Saint-Martin.

Au programme :

Les chansonniers, poètes et compositeurs : Paul Bréant, Eugène David-Bernard, Michel Herbert, Frédéric Mouret, Noël-Noel, Raymond Paercou, Roger Tonizy et Paul Weil, dans leurs œuvres.

Mme Anna Thibaud, MM. Charles Borgnet et France, dans leur répertoire.

Les chansons primées au Concours de l'Association Léopold Bellan, interprétées par Mmes Simone Fréval, Francine Lorée, Privas, et M. Georges Martin, et Mademoiselle Gergette, symphonie de Elvi Bousquet et M. Besnard, musique de Charles Gonzalez, interprétée par Mmes André Gire et Marguerite Duriez et M. Félix Gibert.

Au piano d'accompagnement : Le Compositeur Guy d'Arvor.

Petite Correspondance

Baïfonce. — Regu chèque. Sommes d'accord.

Lauville. — Peut-il donner son adresse à Girardin, au « Libéraire ».

Apdal. — Rapporte sans faute le paquet de musique, s'enquiert après-midi.

Un camarade serait acquiescer d'une collection complète de l'« Anarchie » d'avant-guerre. Faire offre au « Libéraire ».

TRIBUNE SYNDICALE

Est-ce l'ère nouvelle ?

La C.G.T. a tenu son Comité national les 28 et 29 mars, à Paris. Ce Comité avait à examiner différentes questions se rapportant à l'activité de la Confédération dans ces mois derniers. Naturellement l'application de la loi des Assurances Sociales a été l'objet d'un large débat dont l'utilité n'était nullement contestable. Les délégués des Unions départementales ont dit les efforts que leurs organisations, chacune dans sa sphère, ont fait pour la constitution des caisses primaires et le recrutement des assurés et les difficultés qu'ils rencontrent dans l'accomplissement de cette tâche en face des manœuvres patronales et mutualistes.

Il faut rendre cette justice aux militants des U.D. que leur effort a été considérable pour faire rendre son maximum à la loi des Assurances Sociales. On n'en comprendra que mieux l'inquiétude et la stupeur que nous ont saisis les membres du C.C.N. lorsqu'ils ont appris que M. Louchet, dans le « rectificatif » à la loi, avait introduit un article qui supprimait en fait les caisses primaires spontanées, mettant ainsi toute l'Administration des A.S. entre les mains du patronat sans aucune chance pour le mouvement ouvrier de pouvoir exercer son contrôle. L'introduction d'une pareille chance dans la loi, c'est tout le travail de la C.G.T. qui est culbuté. Une explication était nécessaire. Le C.C.N. envoyait une délégation au ministre du Travail la lui demandant. Celui-ci répondit qu'il avait pris cette mesure « dans l'intérêt des travailleurs afin qu'ils ne soient pas gênés par les manœuvres patronales ». On ne pouvait vraiment mieux se fiche du monde et de l'impression de G. Buisson — qui appartenait à la délégation — que le ministre n'a pas très bien étudié le projet rectificatif n'a pas réussi à dissiper le trouble des délégués.

L'ère des déceptions est ouverte. Il n'est pas une question examinée par le C.C.N. qui n'ait amené un délégué à dire : « Ce n'est pas cela que nous avons voulu ».

Après les Assurances Sociales, c'est l'enseignement technique. Vivier, du Rhône, démasque la domination patronale sur les organismes de l'enseignement technique et demande si les répercussions de la taxe d'apprentissage seront bien celles que la C.G.T. avait en vue lorsqu'elle appuya sa création. C'est encore Gras, des Bouches-du-Rhône, qui, sur la même question, affirme que dans son département cette taxe a permis au patronat de détruire ce que les organisations ouvrières avaient fait depuis quarante ans. Et Jouxhaux lui-même, en ce qui concerne la propagande internationale, est obligé d'avouer qu'il y a stagnation, sinon recul, des positions ouvrières. Il se laisse même aller jusqu'à avouer les gouvernements, par delà le C.C.N., que « cette stagnation pourrait, en se prolongeant, diminuer la confiance que les travailleurs ont dans leurs moyens d'action ». S'il est vrai que cette menace est vaine, puisque Jouxhaux, presque aussitôt se déclare, au nom de la C.G.T., prêt à faire une concession provisoire en ce qui concerne la réduction des salaires, afin d'éviter le sabotage de la loi sur la durée du travail, il est indubitable que les militants des Unions départementales sont déçus des résultats de ces dix dernières années et il n'y a rien de moins sûr que, le moment venu, ils souscrivent à la nouvelle concession que Jouxhaux leur propose de faire.

Quelle est la cause de ces déceptions successives ?

Il est trop simple de mettre sur le compte de la scission syndicale toutes les déceptions qui s'accumulent. Certes, la scission a eu des effets désastreux pour l'action ouvrière, elle en a encore et ce n'est pas nous qui les nierons. Mais ne trouver que cette cause au marasme du mouvement ouvrier, auquel correspond une arrogance militante du capitalisme, c'est une position paresseuse que l'on doit rejeter au loin si l'on veut vraiment faire face aux nécessités du moment.

Il en est une autre dont l'importance est capitale et qui, au fond, a peut-être joué un rôle plus considérable qu'on ne le pense ordinairement dans la cassure syndicale.

De par sa nature même, la C.G.T. semblait devoir être préservée de cette contradiction d'avoir une théorie de transformation sociale et une action qui se déroule uniquement dans les cadres de la société capitaliste, contradiction qui, logiquement, devrait rester l'apanage des partis politiques du fait de leur composition sociale hétéroclite. La vérité nous oblige à dire que la C.G.T., depuis 1914, porte dans ses flancs cette opposition entre ses théories, son but et ses actes. Fatalement il arrive un moment où cette non-concordance provoque une crise aigue qui requiert une adaptation nouvelle dans un sens ou dans l'autre, à savoir : conserver la théorie et ramener sur son plan la pratique journalière, ou édifier une théorie nouvelle s'inspirant de la pratique actuelle. Les multiples déceptions du C.C.N. de mars indiquent nettement que le moment est venu pour dénouer la crise.

Qu'on ne s'imagine pas que les termes du problème soient une pure invention de notre esprit. La crise a été perçue depuis longtemps par les militants responsables de la C.G.T. qui firent différentes tentatives pour la résoudre avant qu'elle atteigne son point névralgique et toutes ces tentatives procédèrent plutôt de la deuxième manière que de la première.

Ceux qui en furent les artisans ont argué que la C.G.T., après avoir connu les débordements enthousiastes inhérents à la jeunesse, doit voir la vie avec les yeux et la raison d'une personne d'âge mûr. C'est là la condamnation implicite, non pas seulement de certaines campagnes téméraires de la C.G.T. d'avant-guerre, mais de la doctrine même de la C.G.T. car, si on accepte cet argument « de jeunesse », c'est à sa naissance que se matérialise cette doctrine.

C'est de cette erreur de jugement — car c'en est une — que découlent toutes les autres. Ceux-là qui la profèrent ne l'ont pu, avec une certaine apparence de raison, que parce qu'il y a eu la guerre qui a supprimé la presque totalité d'une généra-

tion de militants qu'ils avaient eux-mêmes formés.

Cette génération anéantie par la tierce capitaliste aurait su rappeler à la génération qui accoucha de la C.G.T. et à celle qui fut son élève immédiate, qu'aucune comparaison n'est possible entre le développement de la Confédération du Travail et leur propre existence.

S'il est vrai que les hommes — arrivant sur cette planète tout à fait accidentellement — connaissent dans la vie différentes phases, telles que la jeunesse, la maturité et la vieillesse auxquelles correspondent des périodes d'activité d'intensité différente, il est loin d'en être de même de la Confédération qui a vu le jour parce qu'elle répondait, elle, à un besoin, et dont la période de gestation a duré près de trois quarts de siècle et dont l'accouchement, si difficile, demanda sept années d'efforts.

Le monde du Travail l'a enfantée avec une mission bien déterminée à remplir, et les générations ouvrières, dans un perpétuel renouvellement, ont reçu charge de lui conserver son caractère initial dans lequel elle puise toute sa force.

Suffira-t-il que la guerre ait brisé la chaîne des générations et que l'un des maillons se soit rompu, pour que la génération précédant ce maillon identifie l'œuvre à sa propre image ?

L'esquisse en a été faite. Mais, à l'horizon, une nouvelle génération monte. Elle a vu le jour avec le siècle et avec la Confédération. Son maître naturel, la génération englobée, lui ayant manqué, silencieusement elle s'est repliée sur elle-même et demanda à l'étude et à l'observation l'enseignement dont elle se trouvait privée.

N'acceptant pour définitive aucune formule toute faite, elle demanda aux faits de confirmer ou d'infirmer le fruit de ses observations. Avec patience et sang-froid, elle attendit son heure. Celle-ci vient de sonner, juste à la croisée des chemins. Forte de son expérience de dix années, cette génération demanda la place qui lui revient logiquement. Elle se juge capable de dénouer la crise au profit de la Confédération et de la classe ouvrière tout entière.

Elle saura rappeler bien haut que la classe ouvrière militante aspire à constituer un monde nouveau, totalement différent du monde capitaliste. Et que pour cette tâche, le prolétariat organisé doit créer ses organes propres et essentiellement prolétaires, car il n'a rien à attendre de l'utilisation des organes qui ont assuré la conservation de la classe qui l'a dominé. A la lueur des illusions récentes, elle montrera que l'Etat n'a aucune valeur créatrice et que le prolétariat n'a pas à lui demander de suppléer à sa faiblesse numérique ou d'action : que chaque fois que l'Etat s'est occupé de la classe ouvrière ce fut pour apporter une restriction à ses mouvements essentiels de classe et que la Confédération elle-même fut une protestation vivante contre les tentatives de gouvernementalisation dont le prolétariat était l'objet.

Constructrice d'un monde nouveau, non seulement elle ne portera pas le moindre appui au monde ancien, mais elle le videra, de ses attributions vitales au profit de ses institutions propres. Par l'appel constant qu'elle fera à l'effort personnel du prolétariat, elle est convaincue que celui-ci reprendra confiance en lui, en dépit des diviseurs de tous poils. L'exercice de l'action personnelle, de cette action directe tant décriée, lui fera perdre l'habitude de l'action indirecte et de l'inaction tout court.

C'est cette génération qui permettra à la C. G. T. de s'acheminer vers son destin qui est resté inscrit à son fronton malgré tous les chocs : la disparition du salariat et du patronat.

Si cette génération réclame la place qui lui revient, c'est sans acrimonie qu'elle le fait. Elle a trop pénétré les difficultés de l'époque qui vient de s'écouler pour se camper dans une attitude de rigoureuse accusation. Elle a trop senti elle-même l'absence de la génération qui la précédait pour ne pas comprendre combien cette même génération a manqué à celle qui avait et qui a encore la charge des destinées de la C.G.T.

Avec elle s'ouvrira une ère nouvelle, qu'on soit assez bien inspiré pour le comprendre.

A. GUIGUL.

ENTRE DEUX FEUX

Nous avons deux organisations qui nous font la guerre pour nous détruire, chose bien difficile, malgré tous leurs efforts, mais le patronat serait le seul à profiter de notre anéantissement. Les terrassiers unitaires, d'un côté, et ceux de la rue La Plaine, de l'autre : les Unitaires sont les plus forts en nombre, mais ils ne font rien pour le bien du syndicalisme (à part quelques individualités. Pour eux, nous sommes des irréguliers, parce que nous sommes à la C.G.T. Les rouges (pur-sang) et les jaunes (non asiatiques), sont ensemble dans les chantiers du métro et on fraternise avec eux parce qu'il faut qu'ils viennent à l'église de Saint-Léon. Mais si, parmi eux, il y a un adhérent à la C.G.T., c'est fini, il faut le chasser du chantier ou qu'il change sa carte (mot d'ordre) et si le capain refuse, on fait la grève, seul moyen pour qu'il quitte le chantier.

Devant le péril qui menace notre glorieuse organisation des terrassiers, qui a toujours lutté contre le patronat pour l'amélioration morale et matérielle de ses adhérents, il est du devoir de tout militant de se réveiller, car si cela continue un de ces jours les chantiers de Paris seront sous le contrôle de la faiblesse. Et alors... Militants, pour le bien du syndicalisme révolutionnaire, paix entre nous : guerre aux tyrans.

Un Révolté.

Nouvelle édition :

Han Ryner

LE SPHINX ROUGE

1 volume : 42 francs ; franco : 43 fr. 25.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : E. DELOBEL

Imprimerie spéciale du Libéraire

10-12, rue Paul-Lelong, Paris.

Un vautour à épingle

Le sieur Janson sait joindre l'utile à l'agréable. Il aménage au budget en qualité de préparateur au Muséum du Jardin des Plantes, en même temps qu'il est propriétaire d'une maison sise, 5, faubourg Saint-Martin.

Ce vautour n'a pas attendu la loi sur les loyers pour majorer de plus de 300 p. 100 les prix de location de ses locaux. Ainsi, une chambre au sixième étage, sans gaz ni eau, qui avant la guerre ne dépassait pas 400 francs est louée par ce